

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Architecture et Éros **La théorie et la pratique**

Jacques Folch-Ribas

Volume 29, Number 5 (173), October 1987

Ces lieux qui nous habitent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31181ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Folch-Ribas, J. (1987). Architecture et Éros : la théorie et la pratique. *Liberté*, 29(5), 36–47.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

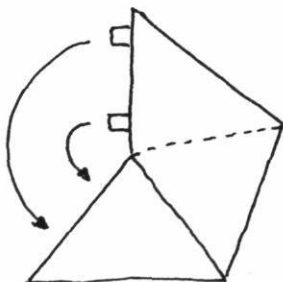
JACQUES FOLCH-RIBAS

Architecture et Éros: la théorie et la pratique

L'erreur capitale est de confondre *architecture*, qui est à la fois un objet, visible, et un discours sur l'art, une langue, une écriture... de confondre cela avec la *profession d'architecture*, qui est une pratique. Ainsi, toutes les critiques que l'on peut adresser aux architectes (hommes, rarement femmes, et c'est déjà une curiosité dont nous pourrions reparler) ainsi qu'à la pratique, sont depuis belle lurette épuisées par leur propre redondance. Les critiques portent toujours à faux, parce qu'elles se fondent sur la chose du moment, objet visible, ou la chose du passé, objet visible, et négligent le discours, c'est-à-dire le fond de la question: l'architecture.

Depuis Imhotep, premier architecte et pharaon (ce n'est pas indifférent de signaler la collusion), on nous les a toutes dites, ces critiques, et les architectes, tels Cyrano, aiment bien qu'on les leur serve mais préfèrent se les servir eux-mêmes. Nous verrons que le praticien d'architecture est tout d'abord un masochiste. Forcément: il veut faire un discours, il est là pour cela, il ne fait que des objets. Comme l'écrivain qui veut faire une œuvre et ne fait que des livres. Papier imprimé ou matériaux assemblés, même combat: c'est du vent.

PRINCIPE DE
CONSTRUCTION
DES PYRAMIDES



Avez-vous remarqué: tout le monde est architecte. Chacun, à une occasion (au moins) de sa vie et quelle que soit son occupation personnelle, se croit tenu de dire: «Il faudrait un mur, là. Une porte, là. Une fenêtre, là.» C'est extrêmement curieux. Le fond de l'affaire pourrait s'illustrer comme ceci: vous appelez un architecte. Il fait son diagnostic. Il rédige son ordonnance: voilà ce qu'il vous faudrait. Bien. Mais *vous avez le droit de discuter*. C'est ici que l'architecture achoppe, et elle ne s'en sortira jamais.

Que le client paie n'est pas un argument. Que le client vive avec et dans une architecture n'est pas un argument. Le malade aussi paie, le malade aussi vit avec son corps, il ne lui viendrait pas à l'idée de discuter les recommandations du médecin.

(Parenthèse. C'est là, aussi, que se trouve la grandeur de l'architecture. C'est là que cet art va être le moins dominateur des arts. L'art qui n'est jamais accepté totalement. L'art le plus humain... Toutes ces choses déjà dites, mais que je fixe ici afin de donner un aperçu de *caste*. Car les architectes sont castés (c'est bien voisin de castrés) dès leurs études finies, et par la grâce même de leurs études. On dirait qu'une série de tabous leur a été inculquée, des tabous de caste, d'initiés, tabous qui leur font voir les choses de l'architecture autrement que les autres, les non-architectes.

Exemple: une poutre qui s'appuie sur une autre poutre, pour un architecte, en théorie: c'est mal. Elle doit s'appuyer sur des poteaux. Pour le non-architecte, l'homme normal, la poutre est bonne si elle tient.)



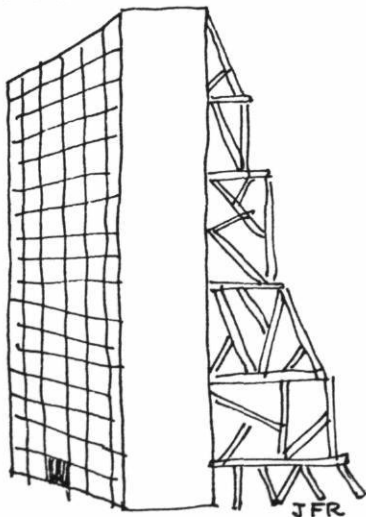
Donc: vous avez le droit de discuter. C'est l'infini de l'architecture. L'in-fini, le non-fini. Le non-sûr, «l'insécure»... Comme c'est beau, n'est-ce pas?

Vous avez même le droit de demander qu'on détruise et reconstruise et augmente et diminue la même œuvre (Sainte-Sophie de Constantinople, Saint-Pierre de Rome et le Stade de Montréal). Essayez cela avec *Les Ménines* de Velasquez ou la *Rhapsody in Blue* de Gershwin, vous verrez: le tollé mondial.

Telle est l'architecture. Elle existe, vous l'avez déjà rencontrée. Mais c'était l'effet du hasard le plus pur, la collusion triple entre un artiste, le pouvoir, et le silence du pouvoir. Rare.

*

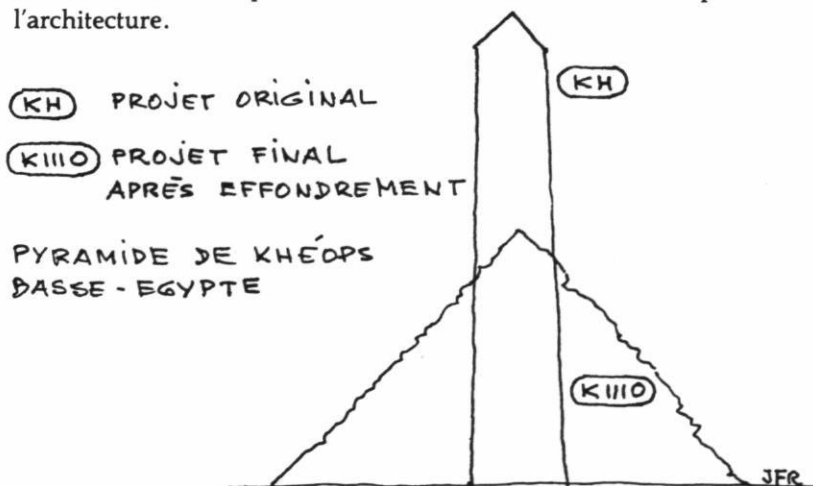
L'architecture, c'est le *but*. On ne l'atteint jamais. On s'en approche plus ou moins. Il y a des centaines de solutions à un même problème, ou à un même besoin. Pauvre praticien, dès lors: il sait (s'il est conscient) qu'il aurait pu faire autrement, et aussi bien! Métier suicidaire, pour masochistes ou inconscients. L'architecture, elle, se découvre d'un jupon (et encore, la pute, à demi!) de temps en temps, si ma solution présente quelques solides qualités qui semblent lui faire de l'œil. Pas souvent.



L'architecture, c'est ce qui se perçoit *après*. Lorsqu'une forme de vie (une société) est morte, finie, terminée. Alors on regarde, on dit: «Tiens, c'était comme cela dans ce temps-là». Cela renseigne. Mais au moment où on le faisait, nul ne savait ce qu'il faisait. Sur-tout pas les architectes. Un accord tacite, cependant, une sorte d'osmose entre les hommes et le temps qu'ils vivaient, faisait que cela se faisait ainsi. Auguste Perret disait: «L'architecture c'est ce qui fait de belles ruines.» Célèbre boutade, mais qui mérite réflexion.

*

L'architecture, c'est *de l'argent*. Beaucoup. Et gaspillé. Entendre par là: comme dans tout art, dépensé sans but lucratif. *Overpaid*, que nous appelons aussi *overdesigned*. Une construction rentable, ce n'est qu'une construction, et cela n'a rien à voir avec l'architecture. Ce qui expliquerait le manque d'architecture — d'esprit — des villes modernes, où l'argent se dépense à la limite de la nécessité, à la limite du rapport financier d'un immeuble (avec 1% du budget consacré à des œuvres d'art plaquées sur une construction pour lui donner soi-disant un cachet, qui la hausserait vers l'architecture... alors qu'il s'agit de donner bonne conscience aux promoteurs, aux gouvernements et au public). Ce qui montre bien que tout le monde sent que cette construction «rentable» n'est pas de l'architecture.



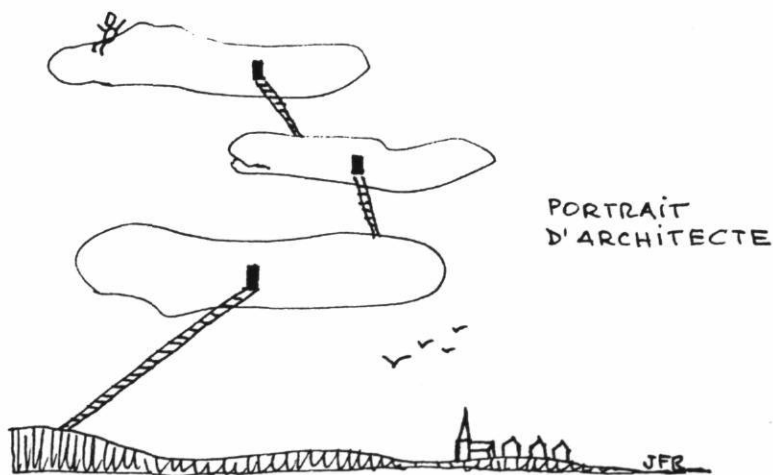
À ce sujet (l'argent) voici quelques chiffres.

Prix du Parthénon: 75 milliards de dollars (1976). Calculé en heure-ouvrier-salaire minimum. Je ne parle pas des Pyramides, c'est mondialement connu.

Prix du Palais Pitti: une carrière de marbre épuisée. Plus de 2 milliards de dollars (1976). Comme la famille Pitti ne les avait pas, elle les a pris — la propriété c'est le vol — en heures-esclaves, en taxes, etc... Étudier ici le système économique de la Renaissance italienne.

Prix de Versailles: 250 milliards. Pas de toilettes, pas d'air conditionné, pas d'électricité comme chacun sait. Les salaires payés rubis sur l'ongle. L'architecture étant (avec la puissance) le but visé, cela se pouvait faire. Imaginez une ville construite pour les ouvriers, et des charrettes emplies de marbre, à la queue leu leu, sur soixante kilomètres. Vous avez Versailles, le début seulement.

Saint-Pierre de Rome (les trois constructions successives, contradictoires et superposées): 2 milliards de dollars. La coupole seule: 150 millions. Allez en paix. La colonnade de Bernini, juste devant, à elle seule: 75 millions. Urbi et orbi. Elle est ovale, et ne sert à rien, je le précise. On se sent petit, n'est-ce pas? C'est ce que dit aussi un proverbe afghan.



D'où je tire que l'architecture, c'est un délire. Et que ce délire n'appartient pas à l'architecte, qui est le contrôleur du délire en question. Souvent le frein de ce délire. Souvent le meurtrier de ce délire. L'architecture, c'est le délire de celui qui *n'est pas* architecte.

Poursuivons: l'architecture serait donc un besoin. Ce serait le sexe des civilisations. La libido de la praxis (si, si, on peut aussi, paraît-il, le dire ainsi). Toute praxis traînerait avec elle cette énergie fondamentale, cette volupté (sens réel de libido) qui la porterait à cristalliser sous la forme d'une construction chacun de ses exercices, chacun de ses mouvements les plus insignifiants. Se nourrir (acte précis) voudrait un décor (abstraction). Dormir (acte précis, et le plus passif qui soit, puisqu'il suppose les yeux fermés) voudrait aussi un décor, celui d'une chambre-à-dormir... les yeux fermés! Etc... etc... Même uriner, acte réputé secret, voudrait un lieu, un espace, policé et représentatif... Curieux.



AUTO ARCHi 89

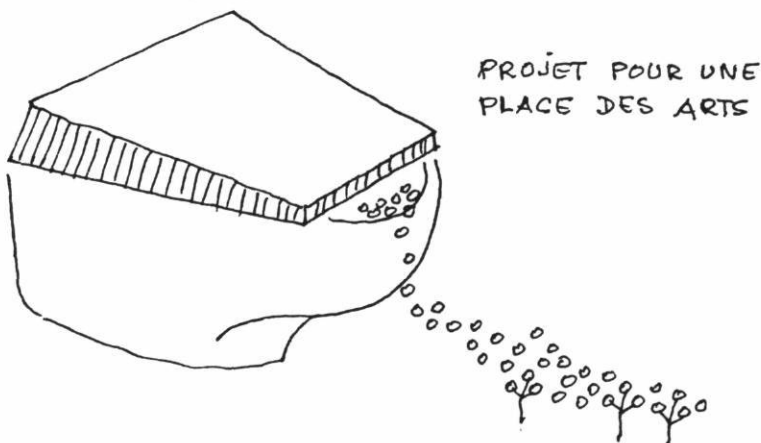
Ainsi, il existerait une libido architecturale. Ce serait déjà compliqué, si cette volupté, si ce besoin était chez l'individu seulement. Mais il se trouve aussi chez la série, ou le groupe, et il se différencie de groupe en groupe, de peuple en peuple, de milieu social en milieu social... C'est donc la complication extrême, l'insoluble, l'impensable... Et voilà pourquoi l'architecte n'existe pas (retour à mes prémisses). Votre fille est muette parce qu'elle n'a jamais parlé.

(Parenthèse. Il y aurait lieu, là-dessus, de développer plusieurs incidentes. Celle-ci, entre autres: qu'un groupe ne serait une civilisation véritable que lorsqu'il aurait couché avec son architecture. Drame peut-être de l'Amérique. L'Américain se reconnaît-il dans

ses gratte-ciel? Va savoir. Peut-être, mais alors c'est raté: ils sont trop petits pour lui. Le Corbusier l'avait dit, en boutade, mais je vous dis, moi, que l'humour du Corbu frisant le zéro absolu, c'était sérieux: ils sont trop petits, et rentables. Tant qu'à faire, il fallait construire le projet de Wright (qui, lui, avait vu clair): le gratte-ciel de un mille de haut et surtout, surtout, *pas rentable* (section bi-parabolique, et 15% de place perdue à chaque étage).

Ce qui semble avoir fixé l'Amérique du sud et du centre dans une «hispanité» et une «lusitanité» excessives (et importées) serait l'architecture des cathédrales et des édifices publics, images colonisantes et non-rentables. Au Québec et en Nouvelle-Angleterre, même chose, à des degrés moindres (par la durée moins longue de l'époque coloniale): les églises, et naturellement dans des schémas ethniques différents, français et anglais.

Tout irait ensemble: libido de groupe égale architecture, égale fixation du groupe, égale libido. Ce serait une incidente à étudier.)



Allons plus loin. L'architecture, comme toute libido, est un orgueil. Ma maison, ma rue, ma ville, ma campagne, mon pays. Ils sont à moi, ils doivent être beaux. Non pas par la notion du beau de Socrate ou d'Aristote, que non! Par la notion comparative du *plus beau que le tien*. Ce qui veut dire par une marque de supériorité.

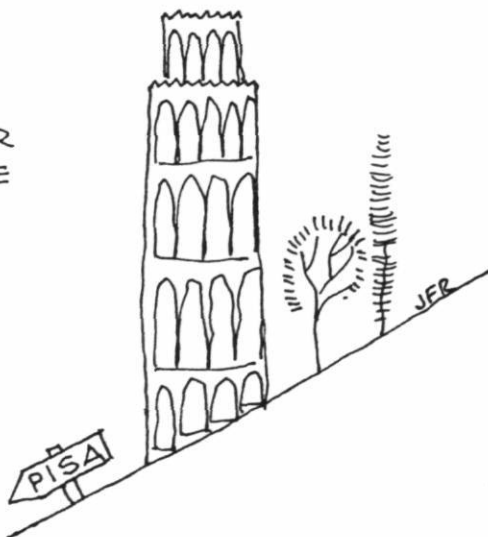
Étant donné que ma maison sera plus belle que la tienne d'après tes critères de beauté à toi (qui n'est pas moi), je situe mon

orgueil à me convaincre moi-même que tes critères de beauté à toi sont les vrais critères de beauté. Je m'aligne sur toi. Je veux de l'architecture comme toi tu l'aimeras. Le résultat de ceci, de ce jeu de miroir, c'est que *je* (client) n'obtiendra jamais l'architecture qu'il lui faudrait à lui (client) sinon celle que *moi* (l'architecte) lui donnerai afin de plaire à l'*autre* (l'autre, le spectateur).

Si l'architecte disait à son client (exemple de la maison familiale) qu'il n'a aucunement besoin de cloisons séparant sa cuisine de sa salle à manger, le client serait fort embêté. Mais quelques années après, la mode arrivant à réunir ces deux «pièces», l'autre (le spectateur) s'y étant habitué et l'admettant, le client soudain se laisse tenter. Il ouvre les deux «pièces». Timidement. Il fait un passe-plats, il enlève une porte. Ça ne donne rien, solutions bâtardes. Bricolage. L'architecture reflet d'un mode de vie. Mode de vie changeant? Pas d'architecture. Cet exemple pour amener ceci: que l'architecture ne pourrait exister que statique, ou statufiée.

Et qu'à partir du moment où la vie est faite de mobilité, l'architecture ne peut être qu'une sorte de rêve d'absolu, de désir angélique, une sorte de métaphysique... bref: un désir duquel on se rapproche plus ou moins, suivant les circonstances.

PROJET DE TOUR
EN MONTAGNE



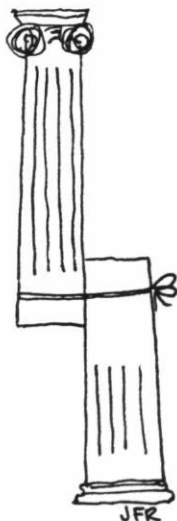
LES PETITES QUESTIONS DU PROMENEUR MYOPE

L'architecture de prestige des centre-ville américains. C'est ainsi que l'on dit (Michel Butor, Montréal, mars 1987). Je regarde cela et ne vois que traitements de façade. C'est la pellicule, l'enveloppe, qui veut exprimer ce mot horrible: «prestige». Elle le fait par le moyen de matériaux (verre, métal) de proportions, de couleurs, de formes — comme elle l'a toujours fait avec d'autres matériaux (pierre, marbre, brique). Je cligne des yeux: cela n'est pas de l'architecture, ce n'en est qu'une partie, l'enveloppe.

*

Esthétique urbaine du Québec. Je vois une esthétique américaine de l'époque des pionniers, de l'époque de construction d'un pays neuf. L'espace est conçu comme un aménagement de pionniers. On prend la place qu'il faut, on avance, on grandit. Go west, man.

Exemple: une rue avec des vides n'est pas une rue. Elle est un devenir de rue. Quand sera-t-elle finie, et où se terminera-t-elle? Or c'est



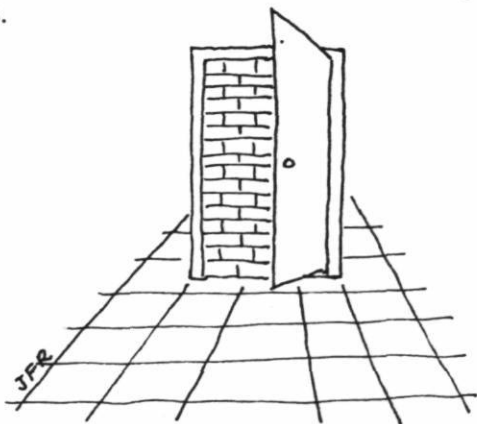
à partir d'une rue finie que commence l'existence architecturale de cette rue. Vivriez-vous dans une maison pas finie? Oui? Alors vous êtes en devenir d'architecture. Nous parlerons d'architecture lorsque ce sera fini. En Amérique: jamais.

(Parenthèse. Ne pas prendre cela en mauvaise part. Il n'y a pas de jugement de valeur là-dessous. Se souvenir que dix mille ans de civilisation chinoise n'ont pas d'architecture, au sens où l'entendent les Occidentaux. Les Chinois s'en moquent, ce n'est pas leur tasse de thé. Cela ne leur enlève rien.)

*

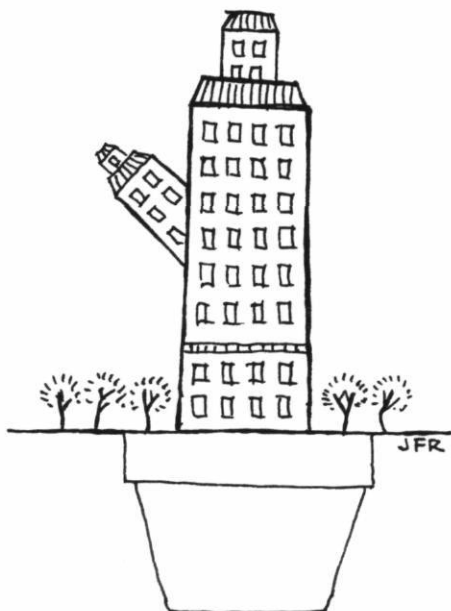
L'esprit des lieux. Démolir, reconstruire. Mais dans quel esprit? Y a-t-il un esprit des lieux, qui interdirait de construire nouveau, différent, au milieu de l'ancien, et semblable? Cette question n'a jamais été résolue par les architectes. Il est à souhaiter qu'elle ne le soit pas, les deux possibilités de réponse étant la mort de la notion même d'architecture. L'art n'a pas de solution, ou alors ce n'est plus de l'art. Malheureux architectes, voici mon mouchoir pour étancher vos larmes.

MUSSET



Fonctionnel. Un projet de loi (loi 109: sang neuf? sans neuf?) est à l'étude. Il déclarerait crétine toute personne utilisant le mot fonctionnel sans le définir d'une phrase de deux cents pages minimum. Des camps d'internement pour crétins seraient prévus. Le projet de loi

ne franchira pas la première lecture, car nous sommes des démocrates. Je regarde comment fonctionnent les architectures, et je m'amuse. Ce qui fonctionnait hier ne fonctionne plus. Ce qui fonctionne aujourd'hui ne fonctionnera plus. Il faudra donc changer l'architecture. Un salon de résidence est une salle de spectacles TV, et de concerts, six heures de moyenne par jour. Il n'est pas équipé en salle de spectacle mais en salon 1800, où l'on faisait la causerie et la tapisserie. Une chambre à coucher: le plafond est intéressant à contempler. Y a-t-il quelque chose à voir, au plafond? Un radiateur, c'est pour chauffer par radiation. Tout ce qui empêche cette radiation rend le radiateur peu efficace. Pourquoi cacher le radiateur dans une boîte ou derrière des rideaux? Parce que c'est pas beau, dit le crétin. Au goulag! De chaque côté de ma fenêtre, j'ai mis des rideaux, des draperies. Pardon? De chaque côté? devant un mur, donc? Ben oui. Tous les décorateurs: à Sing-Sing! (Il y a beaucoup d'architectes qui sont décorateurs.) Peindre du bois, vous rendez-vous compte? À refaire tous les trois ans, dehors comme dedans. Peindre de la brique? Tous les peintres, à l'hôpital!



La rue. Qu'est-ce qu'une rue? C'est un espace architectural pour vivre. Ce n'est pas un espace vide entre bâtiments et destiné à se rendre d'un point à un autre (qui s'appelle un chemin). Il y a des vitrines? C'est pour regarder. Des pissotières, des bancs, des lampadaires, des arbres, des fleurs, et un *climat* naturel, biologique.

Les galeries marchandes en sous-sol ne sont pas des rues, ce sont des magasins.

La rue Sainte-Catherine est (parfois) une rue. La rue Sherbrooke (parfois) aussi. Il n'y en a guère, des rues. Or une ville sans rues est une ville morte. La plupart des villes modernes sont aussi mortes que les ruines de Pompéi.



Tourisme. Que vont voir les touristes? L'architecture des autres. Est-ce pour se rassurer sur la leur, se faire envie, se convaincre de leur mauvaise qualité de vie? Ou de la curiosité ordinaire? Ils sont mignons avec leurs appareils à photographier le désir. Je cligne des yeux: l'architecture est ce qui se fait ailleurs, en d'autres époques, c'est bien ce que je pensais, la plus belle architecture est celle des cimetières.

